

Pour citer :

Lamoureux-Lafleur, Olivier (2016). Conscientisation des masses et processus révolutionnaire chez Rosa Luxemburg. *Revue A5*, 6(1), 35-48. <https://revuea5.uqam.ca/>

Conscientisation des masses et processus révolutionnaire chez Rosa Luxemburg

Olivier Lamoureux-Lafleur, *Doctorat.*

A l'heure des démocraties de masse, nous constatons que la distance croissante entre l'individu et la société peut stimuler la progression de l'apathie politique chez les individus, alors que ce même écart peut pousser une minorité de citoyens à se radicaliser, à tendre vers l'extrémisme (Kornhauser. 1988). Pour des raisons analogues, la médiation s'opérant entre les dirigeant-es des partis politiques traditionnels et les citoyennes se fragilise. Certains partis politiques, ainsi que certaines organisations politiques subalternes, tentent ainsi de repenser, par divers moyens, cette médiation politique dans le but de convaincre une majorité de citoyen-nes. Si cette problématique entourant la transmission des idées politiques, conçues par une minorité et adressées à une majorité, prend forme avec la démocratie athénienne dans la Grèce antique, au 20^e siècle elle prendra un tout nouveau tournant avec la naissance des partis de masse. Suite à la révolution de 1917 en Russie, le Parti bolchévique, alors brigué par Lénine, sera le premier à instituer par la force un parti ayant une structure pyramidale regroupant un très grand nombre d'adhérent-es à sa base. Pendant cette même conjoncture socio-historique, c'est à titre de penseuse social-démocrate et de co-fondatrice de la Ligue spartakiste que Rosa Luxemburg proposa une vision de la médiation politique allant à l'encontre de celle de Lénine. L'assassinat de Luxemburg en 1919 aura mis un frein à la mise en pratique et l'organisation de sa théorie révolutionnaire.

Contexte et approche de l'oeuvre

En revisitant et en réinterrogeant la théorie socio-politique de Luxemburg (méthode herméneutique¹²), nous nous attarderons à sa conception de la tâche centrale du socialisme, telle que présentée dans sa brochure *Questions*

¹² Notre herméneutique philosophico-critique vise à comprendre et à interpréter un débat intellectuel, ancré dans une période historique précise, dans le but d'y présenter des éléments universalisables tout en s'accordant à une analyse dialectique et dynamique de ceux-ci. Nous reconnaissons d'emblée l'individualité des textes que nous présentons, mais il nous apparaît impossible de les dissocier de leur contexte de production. La pensée des auteur-es que nous abordons porte une histoire sociale et la transpose à l'écrit par le biais de réflexions politiques.

*d'organisation de la social-démocratie russe*¹³, et qui vise à *définir une tactique socialiste*. Notre approche théorique a pour but de cerner le discours politique de cette révolutionnaire, distinct de celui d'une forte majorité de socialistes européennes du début du 20^e siècle, en fonction du rôle qu'elle accorda aux masses dans le processus révolutionnaire. Écrite en 1904, cette brochure, présentant des formes d'actions concertées visant à résoudre un conflit social et de classe, a en quelque sorte cristallisé un conflit politico-théorique déjà présent à l'intérieur de la sphère intellectuelle-révolutionnaire européenne. Nous pensons notamment au conflit entourant la dialectique spontanéité/organisation, qui éclata entre Luxemburg et Lénine suite à la publication du livre de ce dernier, *Un pas en avant deux pas en arrière*.

D'entrée de jeu, nous survolerons une partie du parcours de cette théoricienne et militante socialiste. Nous analyserons par la suite sa tactique socialiste générale dans le but d'éclaircir sa vision prométhéenne des masses, mais plus encore, du rôle de celles-ci dans le processus révolutionnaire. Il sera question de repenser l'esprit de la médiation s'exerçant entre les partis sociaux-démocrates, plus particulièrement celui de l'Allemagne (SPD) et celui de la Russie (POSDR), et les principaux concernés de ces derniers : les prolétaires¹⁴. Nous n'aborderons pas les méthodes et les stratégies préconisées par Rosa Luxemburg visant à mettre en branle une révolution socialiste pour la simple et bonne raison qu'elle n'en fait pas état dans cette brochure, d'une part, et de l'autre, que le but de son texte n'est pas de proposer un cadre d'action spécifique, mais bien de réfléchir aux fondements de la lutte, tout en conviant les socialistes à une remise en question des problèmes liés au centralisme bourgeois ou révolutionnaire.

Nous aborderons ainsi les points centraux de la critique de Luxemburg, tournant autour de la conception mécanique de l'organisation socialiste chez Lénine, tout en faisant appel à la sociologie du conflit ainsi qu'à la sociologie des conflits de classe, dans le but de cerner l'esprit de cette confrontation. Il s'agit ici d'un débat intellectuel qui met en lumière les tensions philosophico-politiques émanant d'un positionnement clair face à un choix de tactique révolutionnaire dans un contexte socio-historique précis. Nous terminerons en démontrant que la théorie luxemburgienne représente une boîte à outils philosophico-politique pertinente, encore à ce jour, pour comprendre la dialectique s'articulant entre politique et conscience collective.

¹³ Le titre du texte est parfois traduit par *Les questions organisationnelles de la social-démocratie russe* ou par *Problèmes d'organisation dans la social-démocratie russe*.

¹⁴ Les acronymes SPD et POSDR désignent respectivement le nom du Parti social-démocrate d'Allemagne (Sozialdemokratische Partei Deutschlands) ainsi que le Parti ouvrier social-démocrate de Russie (Российская Социал-Демократическая Рабочая Партия).

Notons au passage que Luxemburg, davantage que Lénine, utilise abondamment le terme « masse » tout en l'articulant de différentes façons : « la masse », « les masses ouvrières », « le mouvement des masses ». Or, il peut être compliqué de définir la notion de masse dans cette conjoncture socio-historique, puisque ni l'un ni l'autre ne propose de cartographier la ou les masse-s. Ce terme, très populaire à cette époque, fut utilisé pour désigner parfois la foule, la majorité du peuple, les prolétaires, les ouvrier-ères ou les opprimé-es. L'on comprendra rapidement, en cette période d'instauration de la théorie marxienne en terre russe, que ce terme n'est pas monosémique : il est polysémique. Il habite plusieurs sens, quoique souvent rattaché à une seule et même idéologie, un seul projet social. Comme l'écrit Georges Labica : « [le] peuple, c'est souvent la foule, qui est elle-même la masse rassemblée, en telle occasion fusionnelle » (Labica, 2011 : 2). Le terme fut remanié par Lénine, mais aussi par Rosa Luxemburg. L'un veut embrigader les masses, l'autre les dynamiser dans le but, pour reprendre la formule poétique de Tilly et Tarrow, de faire disparaître les *océans de passivité* (Tilly et Tarrow, 2008 : 329).

L'étincelle

C'est en Pologne, dans un contexte socio-politique européen fortement teinté par la popularisation d'un jeune marxisme en plein essor, que Rosa Luxemburg est née en 1871, en cette même année où, d'une part, la Commune de Paris – cette insurrection armée qui avait pour but de fonder un gouvernement du peuple, pour et par le peuple – était sauvagement réprimée par le gouvernement de Thiers. D'autre part, c'est aussi en 1871 que les thèses de Marx ont supplantées celles de Proudhon et Bakounine lors du congrès de la Première Internationale. Nul doute que la contestation active était à son comble en cette fin de siècle. Ce fond de trame historique portait déjà bien le devenir du parcours militant et intellectuel de Luxemburg, en ce sens qu'il témoignait à la fois de l'agir, du caractère praxis de l'idéologie marxiste, mais aussi, et plus fondamentalement, de la lutte intellectuelle visant à définir et à promouvoir une conception du socialisme regroupant des tâches, des tactiques et des stratégies – un débat d'idées qui a fait couler beaucoup d'encre au début du XXe siècle.

Femme, juive, polonaise et sujette russe, Rosa Luxemburg a été confrontée dès son entrée à l'école à cette triade contre-émancipatrice ; un système de domination patriarcal, politique et économique. Comme le mentionne Diane Lamoureux, l'auteure de *Pensées rebelles* :

Elle commence ainsi ses études au lycée russe pour jeunes filles de Varsovie (qui pratiquait la discrimination, n'acceptant les Juives qu'après avoir fait le plein de Russes et de Polonaises) et les termine à Zurich, la Suisse étant l'un des rares pays qui, à l'époque, admettait les femmes à l'université (Lamoureux, 2010 : 24).

Il convient ici d'ajouter que Luxemburg a quitté Varsovie puisqu'elle était suspectée par la police de fomenter des activités révolutionnaires au sein du Parti Révolutionnaire Socialiste Proletariat, un groupe clandestin polonais (Petit, 1969 : 5). Son passage en terre zurichoise a joué un rôle important dans sa vie politique puisqu'elle s'est jointe, pendant ses études doctorales en sciences politiques, au mouvement de formation du Parti social-démocrate de Pologne. Fondé en 1893, c'est en 1899 que ce même Parti a pris un relatif essor en ajoutant la Lituanie au groupe (SDKPiL). Appuyée par ses collègues, elle est devenue en grande partie la théoricienne du groupe tout en ayant le privilège de siéger au Bureau de direction de l'Internationale socialiste. Notons qu'elle fut la seule femme à y occuper une haute fonction en cette fin du 19^e siècle.

En 1898, elle s'est installée en Allemagne, puis elle y a rapidement investi le débat d'idées, qui avait lieu au sein du SPD, tournant autour du révisionnisme socialiste. Même si le réformisme avait toujours eu une place importante dans ce Parti, depuis sa formation en 1875 au Congrès de Gotha, lorsque Luxemburg a joint le débat, les tensions intellectuelles concernant la voie à suivre, les tactiques révolutionnaires, les stratégies, se sont avérées plus fortes que jamais. Un conflit de structuration praxis d'une idéologie qui allait se transformer quelques années plus tard en réel conflit politique. En somme, comme le résume bien Muhlmann :

Au tournant du XX^e siècle, les questionnements et les controverses s'organisent essentiellement autour de la nature de la révolution socialiste, et de l'actualité des théories socio-économiques de Karl Marx au regard de la dynamique récente du capitalisme. Le socialisme doit-il s'instaurer par la voie légale et démocratique, ou nécessite-t-il l'action violente des masses (Muhlmann, 2010 : 23) ?

C'est en se positionnant contre la figure allemande des révisionnistes, Eduard Bernstein – pour qui les grandes transformations sociales devaient se faire par le parlementarisme, tout en soutenant l'essor d'une économie capitaliste modérée faisant place à de meilleures conditions de travail pour les ouvrier-ères et tout en offrant aux organes syndicaux un rôle important dans le processus de transformation progressive de la société – que Luxemburg rédigea le pamphlet *Réforme sociale ou révolution ?*. Publié en 1898 dans la revue *Die Neue Zeit*, dirigée par Karl Kautsky, l'auteure, employant un ton très incisif, y soutenait dans la préface une logique à laquelle elle n'a cessé de revenir par la suite : « [l'alternative] : réforme sociale ou révolution, but final ou mouvement, est, sous une autre face, l'alternative du caractère petit-bourgeois ou prolétarien du mouvement ouvrier » (Luxemburg, 1969 : 17). C'est en suivant cette idée qu'elle a peaufiné une théorie dialectique Parti/masse, tout en continuant à critiquer les penseur-es révisionnistes et opportunistes. En ce qui a trait à l'opportunisme, voici ce qu'elle a écrit sur le sujet :

[...] l'opportunisme ne connaît qu'un seul principe : l'absence de tout principe. Il choisit ses moyens d'action au gré des circonstances, pourvu que ces moyens semblent pouvoir le conduire aux buts qu'il poursuit (Luxemburg, 1904 : 5).

À défaut de développer sur la querelle du révisionnisme au sein du SPD, il nous semble plus pertinent de s'arrêter sur le texte *Questions d'organisation de la social-démocratie russe*, dans lequel on voit apparaître les fondations de la pensée de Rosa Luxemburg. Fondateur, en ce sens qu'il met en lumière, davantage que dans *Réforme sociale ou révolution ?*, sa conception de la question organisationnelle de la lutte socialiste. Ce texte, dans lequel l'âme de sa conception socialiste jaillit très clairement, porte ce combat charnière entre deux théories radicales, la sienne et celle de Lénine – telle que présentée, en guise de critique du révisionnisme ambiant au POSDR, dans son texte *Un pas en avant, deux en arrière*. Dans les deux cas, c'est la réalisation du socialisme à l'heure de la mise en pratique des thèses de Marx en 1904 qui est débattue. Nous nous attarderons ici à l'interprétation de Luxemburg, dans laquelle on voit émerger la nature du conflit théorique et stratégique, pour mieux comprendre comment marxisme, spontanéité et démocratie étaient alors réconciliables. Qui plus est, comme Lénine a répondu directement aux critiques que lui adressait Luxemburg – dans un court texte où il critique à son tour la militante polonaise –, nous présenterons sa défense tout en mettant l'accent sur les différences et les rares concordances de leurs analyses, leurs interprétations, leurs compréhensions et de leurs objets de recherche.

Questions d'organisation de la social-démocratie russe

Pour bien saisir l'esprit général de ce texte, l'emploi des concepts grecs de *poiesis* et de *praxis*, en suivant la logique analytique que propose Diane Lamoureux, semble décrire adéquatement la dialectique Parti/classe ouvrière. Traduisant à son tour la théorie de Luxemburg, Lamoureux résume ce dualisme, hautement problématisé dans les divers cercles socialistes de l'époque, ainsi :

[...] pour elle, la conception léniniste correspond à une vision du politique qui se situe dans l'ordre de la fabrication (*poiesis*) dans la mesure où elle confine la classe ouvrière à suivre les ordres de son « avant-garde », plutôt que dans celui de l'action (*praxis*), qui laisse place à l'initiative ouvrière (Lamoureux, 2010 : 43).

Dès l'ouverture de son texte, Luxemburg oriente le débat autour de la tâche du POSDR : *définir une tactique socialiste*. L'avertissement y est clair, l'absolutisme mis en place par les gouvernements bourgeois (en référence au gouvernement allemand de Bismarck post 1890) doit être anéanti pour faire place à une social-démocratie qui, d'une part, ne doit pas être absolutiste à son tour et, d'autre part, doit être le produit d'un mouvement d'une « saine » lutte des classes – saine au sens où la conscience politique transmise par les partis sociaux-démocrates doit s'opérer en élevant les acteurs-trices politiques, en leur

conférant un rôle considérable dans ce processus, le tout sans sombrer dans une propagande qui ne servirait qu'à instrumentaliser les masses. Cela ne veut pas dire pour autant que Luxemburg rejetait toute forme de propagande, au contraire. Une des tâches de la social-démocratie était bien selon elle d'organiser la *phase préparatoire*, tout en faisant place à une propagande, que nous qualifions d'ouverte, ayant pour but de rallier les multiples groupes contestataires. Ces groupes devraient former un mouvement de masse, tout en participant au moment révolutionnaire prenant vie avant, pendant et après la révolution.

C'est ainsi que l'éveil de la conscience politique chez les ouvrier-ères doit participer à structurer dynamiquement et dialectiquement les orientations, les prises de décisions et les mots d'ordre du Parti. Or, la tendance des partis sociaux-démocrates à cette époque était au centralisme, voire à l'ultracentralisme dans le cas du comité central du POSDR. En critiquant les propos défendus par Lénine, Luxemburg stipule que le comité central y est perçu comme le *noyau actif du Parti* et que les groupements qui lui sont rattachés ne sont que des organes exécutifs :

Ce point de vue [...] est celui d'un impitoyable centralisme posant comme principe, d'une part, la sélection et la constitution en corps séparé des révolutionnaires actifs et en vue, en face de la masse non organisée, quoique révolutionnaire, qui les entoure, et, d'autre part, une discipline sévère, au nom de laquelle les centres dirigeants du parti interviennent directement et résolument dans toutes les affaires des organisations locales du parti (Luxemburg, 1904 : 1).

À cette critique, Lénine a répondu en mettant de l'avant les problèmes de cohésion internes qui ont éclaté, notamment avec la scission de l'aile majoritaire (bolchevik) et de l'aile minoritaire (menchevik) lors du deuxième Congrès du Parti en 1903. Cette scission donnait ainsi la légitimité aux bolcheviks de décider de l'orientation directionnelle et structurelle du Parti, puisqu'ils composaient l'aile majoritaire de ce dernier. Toujours dans sa réponse, Lénine affirme clairement l'importance de fortifier une structure centralisée, permettant de diriger les organisations du Parti, lesquelles reçoivent des mots d'ordre du comité central, devant ensuite être transmis aux ouvrier-ères russes dans le but de s'opérationnaliser directement sur le terrain (Lénine, 1904 : 8). Il s'agissait ainsi d'une structure de parti en soi paternaliste, propageant dès lors la transmission des ordres au nom d'une discipline de parti très militaire – de haut en bas –, dans laquelle les dirigeant-es tentent, par la centralisation des pouvoirs décisionnels-opérationnels, de créer une cohésion interne dans le groupe tout en pointant du doigt l'ennemi intérieur et extérieur.

Dans le cas de Lénine, ce conflit s'articulait ainsi tout autant au sein du Parti, incarnant la figure des anti-iskristes, de l'aile intellectuelle et des opportunistes du Parti, qu'à l'extérieur, représenté par la figure des capitalistes

bourgeois et celle du régime tsariste dans son entièreté¹⁵. La structuration post-Congrès du Parti, et les critiques qu'a adressées Lénine aux membres représentant les autres factions du Parti, témoignent effectivement de la mise en marche du processus progressif de consolidation d'un *noyau actif du Parti* autour duquel l'ennemi intérieur allait être appelé à disparaître. Le « nous contre eux », s'activant comme prolongement de la théorie de Lénine, allait porter cette *poïesis* au stade de l'exclusion et de la stigmatisation de l'autre :

Lenin's party was indeed continually torn by factional struggles leading to repeated splits and exclusions. Yet, Lenin [...] insisted on the contrary that it would further strengthen the organization by increasing cohesion among the remaining members (Coser, 1956: 100).

Lénine a ainsi transmuté le conflit pour justifier la centralisation des pouvoirs aux mains d'une élite politique qui avait la charge de guider les masses ouvrières.

Luxemburg avait bien cerné cet esprit proto-sectaire du Parti, dans sa critique de la dialectique tactique/conception du socialisme, transposée dans les mouvements de type *jacobin-blanquiste*, auquel Lénine s'associe partiellement. Comme elle l'exprime de façon avant-gardiste dans sa brochure, il n'est pas question d'hagiographiser son parcours intellectuel ici, l'idée d'instrumentaliser les masses dans le but de les faire entrer en scène au moment de la révolution ne porte pas la social-démocratie à conscientiser les masses – chose qu'elle serait à même de faire si elle s'attardait à définir correctement les tâches de la tactique socialiste, tout en prenant en compte la participation des dominé-es. Ce qu'elle perçoit avec justesse, c'est que cet esprit du POSDR ne peut conduire qu'à la réalisation d'une discipline prolétaire axée sur la soumission, la servilité de classe et l'obéissance. À l'inverse de cette forme de servitude volontaire qui invite les ouvrier-ères à suivre les mots d'ordre du Parti, Luxemburg propose une condition essentielle à la réalisation du socialisme : la liberté politique. Dans le cadre de la lutte socialiste, cette liberté luxemburgienne évoque une juxtaposition entre le travail de conscientisation de l'avant-garde prolétarienne et la spontanéité révolutionnaire – les actes spontanés commis par des ouvrier-ères.

Autorité, liberté et spontanéité

À titre d'hypothèse interprétative, nous pouvons concevoir que l'autorité chez Luxemburg ne se conceptualise pas de haut en bas ou de bas en haut,

¹⁵ Les *iskristes*, provenant de l'organisation de l'*Iskra* (l'étincelle) qui exista de 1901 à 1903, défendaient l'unification du POSDR, la centralisation de celui-ci et le respect du programme de 1903 alors que les *anti-iskristes*, représentant l'aile de droite, défendaient plutôt la mise sur pied de règles démocratiques tout en rejetant le principe de dictature du prolétariat. Le premier groupe étant majoritairement affilié aux bolchéviks et le second aux mencheviks.

mais plutôt dans la lutte commune que mènent les socialistes révolutionnaires – tant l'avant-garde prolétarienne affiliée au Parti que les prolétaires – contre l'État bourgeois et ses représentant-es. C'est en ce sens qu'elle a ardemment défendu la dictature du prolétariat dans ses écrits postérieurs. Une propension autoritaire, dégagée de la théorie de Lénine, confortait déjà la légitimité absolutiste et autoritariste du Parti comme élément clé de la mise en branle du processus révolutionnaire. Or, en ce qui concerne la passivité de la masse, voire des ouvrier-ères, Luxemburg partageait sensiblement le même point de vue que Lénine sur le sujet, et c'est plutôt dans la résolution du problème que résulte la différence conceptuelle. Lamoureux met en lumière cette distinction :

Rosa Luxemburg a pour sa part une vision plus dialectique, qui lie inextricablement organisation, prise de conscience et lutte. Selon elle, c'est justement la passivité de la classe ouvrière qu'il faut casser [elle cite Luxemburg] « par le bris et l'éradication de cet esprit servile, afin que le prolétariat puisse être prêt à la nouvelle discipline, l'autodiscipline de la social-démocratie » (Lamoureux, 2010 : 43).

Et nous ajouterons, suivant la logique de Luxemburg : cela doit se faire davantage dans un pays *arriéré*, tel que la Russie, encore sous le joug d'un système politique semi-féodal.

En lien avec cet esprit de liberté et de spontanéité, la militante polonaise donne en exemples plusieurs cas où le mouvement spontané des masses n'était pas prévu ni contrôlé par les organes centraux d'un Parti, c'est-à-dire où il s'est auto-activé par lui-même. Ce fut le cas lors de la grève générale des ouvrier-ères à Saint-Pétersbourg en 1903, celle des étudiant-es en 1901 dans la même ville, et celle de Rostov-sur-le-Don en 1903 (Luxemburg, 1904 : 3). Nous ajouterons ici que ces mouvements ont éclaté dans une conjoncture socio-historique portant déjà des contradictions systémiques, lesquelles furent investies par ces mouvements. Or, le point de Luxemburg ne s'ancre pas ici dans la compréhension détaillée d'un contexte au sein duquel l'ébullition de l'idéologie socialiste était en cours. Ce qu'elle exprime clairement, c'est le fait que l'activation des masses constitue en elle-même un facteur important à prendre en considération pour les intellectuel-les gravitant dans les partis sociaux-démocrates. Pourquoi cela ? Puisque ces activations spontanées de la masse témoignent de la présence d'une conscience libre, elles ne sont pas subordonnées à une ligne de Parti, qui s'agit en faveur d'un mouvement collectif. À chaque fois qu'il y a activation de la conscience collective, il y aurait ainsi ouverture du champ des possibles de la cause socialiste. La vision prométhéenne des mouvements spontanés de masse chez Luxemburg l'amène à concevoir que ces actions sont hautement éducatives pour celles et ceux qui y participent, et elles contribueraient à consolider une force émergente, tout en conscientisant les sujets/acteur-trices à la meilleure des écoles : celle de la grève de masse. En nous appuyant sur un concept phare de Charles Wright Mills,

nous pourrions y voir là un principe de *sérendipité*¹⁶ révolutionnaire, dans la mesure où l'initiative, l'acte spontané, peut conduire les auteur-es de ces actes, comme les dirigeant-es d'organismes centraux, à se surprendre de la portée ainsi que de la force socio-symbolique de telles actions commises spontanément. Et puis, écrit-elle, si le fruit des mouvements spontanés ne conduit pas à des gains, cela ne peut être perçu comme un signe de l'incompétence des acteur-trices, c'est plutôt le signe que ces dernier-ères doivent apprendre de leur erreur : « [et], enfin, disons-le sans détours : les erreurs commises par un mouvement ouvrier vraiment révolutionnaire sont historiquement infiniment plus fécondes et plus précieuses que l'infaillibilité du meilleur "comité central" » (Luxemburg, 1904 : 7).

Nous comprenons donc que liberté politique, spontanéité et masse active sont inextricablement liées dans la théorie de Luxemburg comme concepts porteurs d'une conceptualisation du socialisme et des tactiques que la social-démocratie doit entreprendre. Avec *Questions d'organisation de la social-démocratie russe*, si Luxemburg critique de façon très incisive le centralisme et l'opportunisme prégnant dans les partis socialistes d'Europe et dans l'ultracentrisme léniniste, c'est davantage pour s'insurger contre une structure décisionnelle-opérationnelle qui oublie d'articuler la lutte révolutionnaire autour des principaux-ales ciblé-es. En prolongeant ce débat, Luxemburg aborde, dans la deuxième partie de sa brochure, la question des intellectuel-les et l'opportunisme dans le Parti.

L'intellectuel-le et la dialectique historique

S'attaquant directement aux craintes de Lénine vis-à-vis des intellectuel-les – voulant que celles-ci et ceux-ci seraient enclins à sombrer dans un individualisme profond, dans l'anarchie, les conduisant à rejeter toute forme d'autoritarisme au sein du Parti auquel ils/elles s'associent –, Luxemburg met en lumière un pan de la philosophie léniniste qui se veut centrée autour de la question du contrôle et de la domination du comité central. Ce comité agit pour diriger, centrer la lutte, mais aussi pour contrôler et absoudre toute forme de sérendipité directionnelle, par l'imposition d'une ligne de Parti strictement fermée à l'initiative de ses membres. Ce sont donc les intellectuel-les qui représenteraient pour Lénine, mais aussi de façon beaucoup plus nuancée pour Luxemburg, les éléments du Parti à craindre :

¹⁶ Dans son œuvre *L'imagination sociologique*, Mills convie les sociologues à être imaginatif-ves dans leur recherche, tout en sortant des cadres normatifs et classiques de la recherche, dans le but de faire éclore de nouvelles connaissances non appréhendées par ces dernier-ères. C'est en cela que résulte, grossièrement, l'esprit de la sérendipité.

En raisonnant d'une façon abstraite, on peut reconnaître seulement que "l'intellectuel", étant un élément social issu de la bourgeoisie et étranger au prolétariat, peut adhérer au socialisme non pas en vertu, mais en dépit de son sentiment de classe (Luxemburg, 1904 : 4).

Il s'agit d'une nuance importante, puisqu'elle distingue analyse matérialiste de l'histoire et analyse dialectique et dynamique de celle-ci. Dans un cas, on stipule que l'intellectuel-le est condamné-e, déterminé-e en fonction de *schémas abstraits*, à sombrer vers l'opportunisme, alors que dans l'autre, ce qui conduit l'intellectuel-le, comme le/la prolétaire, à agir de façon opportuniste, n'est que le produit du système parlementaire bourgeois hautement centralisé. En prolongeant et en traduisant cette idée, par l'emploi de termes bourdieusiens, nous pourrions affirmer que Luxemburg ne voyait pas dans l'articulation entre les habitus de l'intellectuel-le, son capital symbolique et le champ politique dans lequel il/elle s'inscrit, une consonance perfide. Au contraire, l'histoire offre plusieurs exemples, notamment en Russie et en Allemagne, où des intellectuel-les engagé-es dans un conflit social ont tenté d'éveiller une conscience politique dans la masse sans l'instrumentaliser. Elle cite les *narodniki* (populistes), ainsi que les *eisenachois* comme contre-exemples de la théorie léniniste : deux groupes politiques, regroupant des intellectuel-les, qui ont cultivé l'éveil des *gens simples* et des prolétaires en initiant des contacts d'égal à égal auprès d'eux, instituant par ce fait une logique d'action qui dépasse le matérialisme historique tel qu'interprété par Lénine.

En traitant de la condition du POSDR et de la crainte des intellectuel-les comme éléments non serviles, Luxemburg écrit :

Rien ne pourrait plus sûrement asservir un mouvement ouvrier, encore si jeune, à une élite intellectuelle, assoiffée de pouvoir, que cette cuirasse bureaucratique où on l'immobilise, pour en faire l'automate manœuvré par un "comité"(Luxemburg, 1904 : 5).

En dépassant les apriori léninistes sur la question de l'intellectuel-le et de l'opportunisme, elle démontre ainsi que ce n'est pas la psychologie de l'intellectuel-le qui est problématique, mais la politique opportuniste incrustée dans la structure du Parti. Le *culte du moi* n'est pas le propre des intellectuel-les, il est le propre des rigoureux centralistes et des despotes.

Les justifications bigarrées de Lénine entre conscience de classe, et compréhension mécanique et matérialiste du processus historique l'amènent donc à concevoir le rôle du Parti comme étant la pierre angulaire du mouvement révolutionnaire. Une telle compréhension théorique évacue la possibilité de joindre lutte quotidienne des masses et révolution. Il en résulte que le mouvement socialiste doit :

[...] procéder en louvoyant sans cesse entre deux écueils : l'un est la perte de son caractère de masse, l'autre le renoncement au but final ; la rechute à l'état d'une secte et la transformation en un mouvement de réformes bourgeoises (Luxemburg, 1904 : 6).

C'est ce que Luxemburg qualifie de dialectique contradictoire du mouvement. Voilà en somme, et c'est ainsi qu'elle boucle sa brochure, une orientation subjectiviste du moi révolutionnaire qui légitimise l'application d'une théorie excluant le moi collectif, tout en prétendant à une quelconque légitimité d'un contrôle établi et hiérarchisé au sein d'un comité œuvrant au nom de la dite volonté populaire. Du problème de la subjectivité, de la *praxis* et de la dialectique, nous concevons, en empruntant à Leibovici, que cette militante politique :

[...] aurait su penser la praxis comme lien dialectique entre les possibilités concrètes ouvertes par le processus historique, d'une part, et leur accomplissement, d'autre part. [...] Luxemburg aurait reconnu l'importance de la subjectivité, c'est-à-dire de la volonté et de la décision consciente des hommes (Leibovici, 1991 : 60).

Elle aurait accompli cela, tout en s'appuyant sur une théorie de l'action qui reste fondamentalement marxiste.

De cette critique générale de la théorie de Lénine – telle que mise de l'avant dans son texte *Un pas en avant, deux en arrière*, comme une théorie visant à résoudre, par des propositions centralisatrices, les problèmes entourant la structure du Parti –, la théorie présentée dans le court texte de Luxemburg exhorte les camarades socialistes à concevoir cet appareil (le Parti), ainsi que le mouvement social-démocrate dans son ensemble, comme des leviers permettant l'élévation de la conscience des masses. Muhlmann résume bien la nature de ce conflit qui s'est exercé dans la sphère intellectuelle socialiste européenne, et plus particulièrement ici, entre Luxemburg et Lénine :

L'organisation de la social-démocratie doit refléter cet objectif d'auto-émancipation, à travers son organisation démocratique, décentralisée et faiblement hiérarchique. Le mouvement social-démocrate ne vise pas à prendre le pouvoir par un coup d'État, mais à éduquer les masses pour l'autodétermination ; il ne peut donc pas être organisé à la manière des anciens groupuscules conspiratifs, de type blanquiste. C'est pourtant ce que Lénine fait, en s'appropriant le modèle de la conjuration d'une petite minorité, qui ne conduit qu'à reproduire la séparation des chefs révolutionnaires d'avec les masses (Muhlmann, 2010 : 53).

Comme nous l'avons vu, le texte de Rosa Luxemburg propose une théorie de l'organisation du mouvement socialiste, portée par une compréhension dialectique s'opérant entre, justement, l'organisation, la prise de conscience et la lutte. En mettant l'accent sur la *praxis* et non la *poesis*, l'auteure associe directement parlementarisme et groupuscule dirigeant, avec opportunisme. En somme, sa théorie porte un regard historique non téléologique et hautement prométhéen.

De l'importance des questions de Luxemburg

Revenir à cette brochure, à travers laquelle se dégagent les préceptes de la théorisation luxemburgienne de l'action – notamment par l'entremise des

concepts de spontanéité, de conscience politique et d'investissement de l'espace public par les masses →, c'est une forme de levier pour mieux comprendre les défis auxquels nous faisons toujours face. En effet, la démocratie représentative du 21^e siècle, active dans les pays occidentaux, ne me semble pas être porteuse de l'âme démocratique à laquelle Luxemburg fait référence, puisque ce système démocratique demeure dirigé par une « élite » minoritaire et ne convie les citoyen-nes à y participer que très minimalement.

L'originalité de la compréhension et de l'interprétation d'un marxisme renouvelé et critiqué qu'a apporté, comme l'exprime Diane Lamoureux, « la seule femme à figurer au panthéon des théoriciens marxistes » est étincelante (Lamoureux, 2010 : 23). Qui plus est, sa pensée politique, en raison de ses réflexions et discours développés autour d'une démocratie active et agissante, est non seulement d'actualité, mais en résurgence aujourd'hui. Ce n'est certainement pas un hasard si, comme le mentionne Diane Lamoureux :

Rosa Luxemburg est encore en ce début de XXI^e siècle l'une des rares marxistes à pouvoir rassembler des foules en son honneur, et ce, sans que cela soit parrainé par quelque État que ce soit (Lamoureux, 2010 : 23) .

Plusieurs colloques universitaires s'attardent, plus que jamais, à cette militante polonaise¹⁷.

Bien que le contexte historique et politique actuel soit différent, en élargissant et en saisissant les diverses potentialités de la pensée de Luxemburg il devient possible de comprendre comment ses stratégies peuvent offrir des pistes de solutions aux démocraties actuelles. Bien sûr, il ne s'agit pas, pour emprunter à Muhlman :

[...] de considérer la théorie et l'action de Rosa Luxemburg comme des vérités définitives ou des modèles tactiques qui devraient être plaqués sur la situation contemporaine, mais de restituer une pensée par laquelle pourrait s'imaginer une politique nouvelle d'émancipation sociale (Muhlmann, 2010 : 11) .

En d'autres mots, il s'agit, comme Mills y conviait les sociologues, d'être imaginatif-ves en faisant éclore de nouvelles connaissances non appréhendées par ces dernier-ères, et ainsi de retrouver l'esprit de la sérendipité (Mills, 1967).

Luxemburg a critiqué tout au long de son parcours de militante la centralisation des pouvoirs, l'abnégation de la liberté politique comme constituante du processus révolutionnaire et le dénigrement du pouvoir des

¹⁷ Par exemple, la pensée de Luxemburg a fait l'objet de colloques universitaires en France, au Canada et aux Etats-Unis (« Actualité des pensées de Gramsci, Rosa Luxemburg et Lénine », France, 2013 ; « La Conférence Internationale Rosa Luxemburg », Montréal, 2013 ; « Repenser l'émancipation : Vladimir, Rosa et Antonio », Montréal, 2015 ; « Colloque Rosa Remix, New takes on a longtime classic », New York, 2015).

masses, en transposant son discours devant des foules et dans ses écrits¹⁸. Il n'est donc pas surprenant que la théorie politique et critique de Luxemburg offre plusieurs pistes d'analyse, puisqu'elle s'était elle-même positionnée clairement contre un large système tentaculaire de domination, tout en mettant l'accent sur la force d'une démocratie directe, à l'heure d'une remise en question profonde d'un système économique néo-libéral et de la démocratie représentative.

Que l'on s'intéresse à la dialectique partis politiques/électeur-trices, aux problèmes reliés à l'apathie politique, aux centrales syndicales, aux associations étudiantes et à leur structure, aux mouvements post-colonialistes, bon nombre de sujets/objets, classiques ou non, s'accordent avec la théorie de Luxemburg. L'adaptabilité de cette pensée lui permet, du fait qu'elle s'attarde à des problèmes fondamentaux en valorisant une analyse dynamique de ceux-ci, de traverser le temps. Si nous prenons la figure problématisée de l'ultracentrisme, à laquelle elle revient à de multiples reprises dans ses œuvres, nous pourrions élargir son champ analytique en le transposant dans des sphères inattendues. Par exemple, il y a certainement un parallèle à faire entre la théorie de Luxemburg et la critique qu'adresse le suédois Peter Sunde à la centralisation des pouvoirs dominants dans la sphère d'Internet. Marxiste, fondateur de la plateforme de libre échange illégale *Pirate Bay*, militant au sein du Parti pirate finlandais¹⁹, Sunde déclarait le 11 décembre 2015 en entrevue au *Motherboard* :

We have never seen this amount of centralization, extreme inequality, extreme capitalism in any system before [...] we first need to understand what the fight is and for me it's clear that we are dealing with ideological thing: extreme capitalism that's ruling, extreme lobbying that's ruling and the centralization of power (Sunde, 2015).

Ceci ne représente en soi qu'une facette de la réflexion amorcée par Luxemburg, à laquelle nous pouvons revenir dans le but de structurer une nouvelle réflexion s'intéressant aux questions générales d'émancipation et de critique d'un système bien implanté de domination socio-politique des masses. Nul doute, la théorie de Rosa Luxemburg peut encore être réadaptée, prolongée, et ce, dans une multitude de champs analytiques.

¹⁸ Par exemple, *Grève de masse, parti et syndicat* (1906), *La Crise de la social-démocratie* (1916) et *La Révolution russe* (1921).

¹⁹ Ce parti vise, entre autre, à développer les droits démocratiques des usager-ères du web tout en défendant leur libre accès à l'information, la non utilisation de leurs données privées et le respect de la liberté du droit de parole.

Bibliographie

- Arendt, Hannah, 1986, *Vies politiques*, Paris, Gallimard, Coll. Tel, 330 p.
- Dahrendorf, Ralf, 1959, *Class and Class Conflict in Industrial Society*, Palo Alto, CA, Stanford University Press, 336 p.
- Kornhauser, William, 1988, « Société de masse et ordre démocratique », dans Hermès, *La Revue*, Paris, Édition C.N.R.S (n°2), p. 238-245.
- Labica, Georges, 2003, *Masses, peuple, souveraineté*, consultée en ligne le 30 novembre 2011, 7 p. URL : <http://lahaine.org/labica/b2-img/masses.pdf>
- Lamoureux, Diane, 2010, *Pensées rebelles. Autour de Rosa Luxemburg*, Hannah Arendt et Françoise Collin, Montréal, Les éditions du remue-ménage, 200 p.
- Leibovici, Martine, 1991, *Révolution et démocratie : Rosa Luxemburg*, dans *Revue française de science politique*, 41^e année, n°1, pp. 59-80.
- Lénine, 1904, *Un pas en avant, deux pas en arrière* (réponse de Lénine à Rosa Luxemburg), Paris, Éditions sociales, p. 465-475, consulté le 5 janvier 2015, URL: <https://www.marxists.org/francais/lenin/works/1904/05/vil19040500.htm>
- Luxemburg, Rosa, 1969, *Œuvres I : Réformes ou révolution ? Grève de masse, parti et syndicats*, Paris, Maspero, Coll. Petite collection Maspero 175 p.
- Luxemburg, Rosa, 1904, *Questions d'organisation de la social-démocratie russe*, Russie et Allemagne, consultée en ligne le 15 novembre 2015, 7 p. URL : https://www.marxists.org/francais/luxembur/c_et_d/c_et_d_1.htm
- Mills, C. Wright, 1967, *L'imagination sociologique*, Paris, Maspéro, Coll. Textes à l'appui, 235 p.
- Muhlmann, David, 2010, *Réconcilier marxisme et démocratie*, Paris, Éditions du Seuil, Coll. Non conforme, 326 p.
- Sunde, Peter, 2015, *entrevue réalisée le 11 décembre 2015 au Motherboard*, consultée le 13 décembre 2015, URL : <http://motherboard.vice.com/read/pirate-bay-founder-peter-sunde-i-have-given-up>
- Tilly, Charles et Sidney Tarrow, 2008, *Politique(s) du conflit : De la grève à la révolution*, Paris, Presses de Sciences po, 396 p.